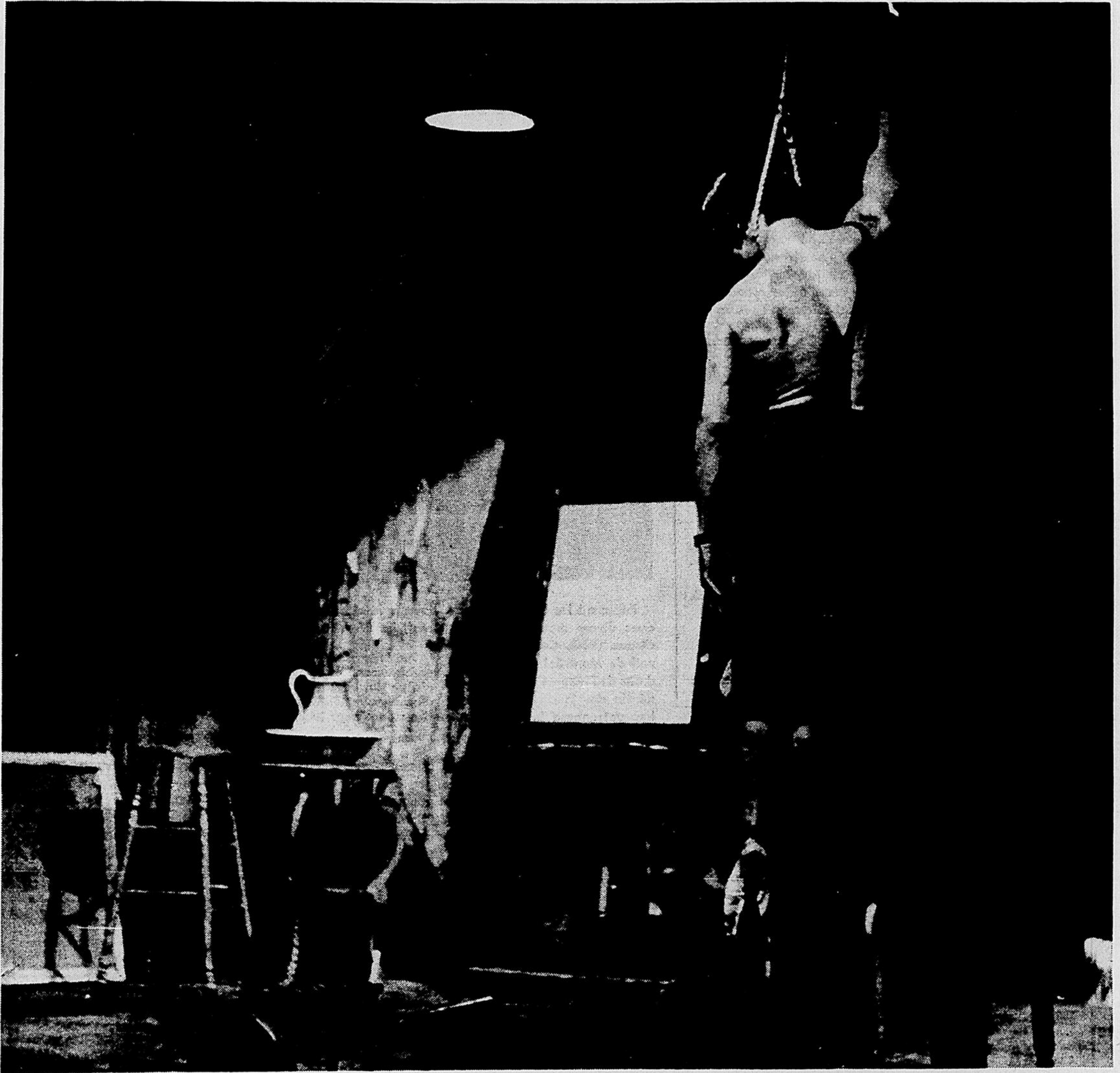


**le Quartier
Latin**

supplément littéraire et artistique



Jean Babilé, dans la scène finale du "Jeune homme et la mort", ballet moderne de Pierre Mercure, basé sur un argument de Jean Cocteau, sur une musique de Bach.

Entrevue avec Pierre Mercure

(En page 3)

CLAUDEL AU GESU: Les artistes du Tréteau de Paris présenteront "L'Annonce faite à Marie", du 1er au 13 février inclus, et ce, en cette vétuste salle qu'est le Gesù. Le communiqué qui nous est parvenu nous apprend que "le Tréteau de Paris n'est pas le nom d'une troupe fixe mais d'une organisation fondée en 1961 par Jean de Rigault en vue d'étendre et de développer le circuit qu'il avait inauguré en 1958 au Canada et aux Etats-Unis avec "Britannicus". On y ajoute que "la critique et le public de Montréal" ont déjà fort bien reçu le TP. Le même accueil se répètera-t-il ?

* * *

JEUNES SCULPTEURS AU MUSÉE: L'Association des Sculp-

teurs du Québec, en collaboration avec les Jeunes Associés du Musée des Beaux-Arts, présente une exposition qui s'intitule "Trajectoires" à la galerie de l'Etable du Musée, jusqu'au 25 février. Elle groupera des oeuvres de Beupré, Boisvert, Coulombe, Coutu, Essar, Fournel, Gay Hogenkant, Knass, Lamarche, Larouche, Meloche, Petinger, et Tanguay.

* * *

ALBERT RAPPAPORT EXPOSITION: Une carte d'invitation, malheureusement unilingue (en anglais), nous annonce que le peintre Albert Rappaport exposera au "Museum of fine arts" (Musée des Beaux-Arts), du 29 janvier au 14 février. Au cours d'une communication téléphonique, l'épouse et col-

laboratrice du peintre nous a demandé de lancer une invitation spéciale aux étudiants qui, lui semble-t-il, "ne s'intéressent pas assez à la peinture". Il appert que M. Rappaport aimerait beaucoup que "les jeunes"

dernier spectacle à Montréal avant d'entreprendre (sic) une tournée qui le mènera à travers toute la province". LE CLAVIER est encore la seule boîte à chansons qui nous fait parvenir des communiqués. Les

BOITE A CHANSONS DE L'AGEUM: Activités, les vendredi et samedi soirs. C'est à suivre. Au programme, cette fin de semaine: un guitariste classique, récital de poésie accompagné de projections de

Le Centre d'Essai de l'A.G.E.U.M.

840, CHERRIER, à la Palestre Nationale
PRESENTE

Vendredi le 29 Janvier :

- **POESIE ET DIAPOSITIVES** (15 min.): Equipe d' "Image et Verbe" (Lettres); François Piazza et Raymond Charland.
- **GUITARE CLASSIQUE** (30 min.): Edouard Rasnack (Vincent D'Audy).
- **MIME JACQUES LEGAULT** (15 min.).

Samedi le 30 Janvier :

Même spectacle que vendredi avec un chansonnier en plus: **DENIS TREMBLAY:** (Collège Ste Marie)

CINÉ MUET

2e SEMESTRE

- 1er FEV. : THE LODGER — Alfred Hitchcock, 1927
15 FEV. : LES ESPIONS — Fritz Lang, 1924
1er MARS : LE DERNIER DES HOMMES — F. W. Murnau, 1924
15 MARS : NOSFERATU LE VAMPIRE — F. W. Murnau, 1922
29 MARS : WHAT PRICE GLORY? — Raoul Walsh, 1926.

Le lundi soir, à 8 h. 30

ABONNEMENT ETUDIANT :

Simple : \$3.00 — Double : \$5.00

SALLE P 310-318

Au piano : Stéphane Venne

—SOCIETE ARTISTIQUE DE L'AGEUM

Les "Freedom" Singers



En collaboration avec divers mouvements syndicaux (FTQ, Conseil du Travail de Montréal et ligues des droits de l'homme), L'Union Générale des Etudiants du Québec patronnera les deux con-

certs que donneront, à Montréal, les "Freedom Singers".

Les "Freedom Singers" communiqueront au public montrealais la beauté et la force d'un mouvement de jeunesse travaillant pour la justice et la

liberté: "The Student Non-Violence Coordinating Committee". Ils se produiront vendredi, le 29 janvier à 8 heures et à 10 heures à l'auditorium de l'Université de Montréal et samedi le 30 janvier à l'Université McGill, en soirée.

visitent son exposition. Invitation faite.

* * *

EN RAPPEL AU CLAVIER: Jean-Pierre Ferland, samedi soir prochain, à 9 heures et 11 heures. "Il s'agira de son

autres n'auront qu'à se mordre les pouces, car nous ne pouvons transmettre des invitations aux étudiants, ne sachant même pas quels chansonniers y donnent des spectacles.

films. Ça marche très bien, nous a-t-on dit, à la Boîte de l'AGEUM et l'équipe du supplément artistique se promet d'y envoyer très bientôt quelques fouineurs. Reportage en vue.
R. P.

Une suggestion pratique:

Pour bien terminer la semaine

"Les Danses Libres"

DU VENDREDI SOIR

ENDROITS: 4e et 5e étages du Centre Social

ENTRÉE: 0.75 par personne

TENUE VESTIMENTAIRE: veston et cravate

LA CARTE DE L'AGEUM EST EXIGEE
POUR LES GARÇONS

"Notre devoir est de vous divertir
le vôtre, d'y venir"

PLAYBOY

Prix d'abonnement pour étudiants: 1 an: \$6.50; 2 ans: \$12.00; 3 ans: \$16.50.
Envoyez nom, adresse, paiement, à Service d'Abonnement Collégial, C.P. 1231, Succursale 9, Montréal.

CH dans la CH
Côte-des-Neiges CH

DISCOTHEQUE

à l'orgue, le soir **JIMMY DAVIS**
le samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
avec Pierre **JAZZ AUDITION** BEAUVOIN

le **Crazy Horse**
SALOON INC.

5408 Côte-des-Neiges
CH RESERVATIONS CH
735-1179



M. PIERRE MERCURE
Lauréat de l'Orchestre Symphonique de Montréal

"On a tout à gagner à avoir de l'audace..."

Chaque année, l'Orchestre Symphonique de Montréal commande une oeuvre nouvelle à un compositeur canadien. L'oeuvre primée cette saison est de Pierre Mercure et s'intitule *Lignes et Points*; elle sera dirigée les 2 et 3 février prochain par Zubin Metha.

Pierre Mercure, en plus d'être compositeur, est réalisateur à Radio-Canada. On se souvient sans doute des magnifiques *Fêtes d'Hébé* de Rameau montées en septembre, et plus récemment du *Jeune homme et la mort* (L'Heure du Concert, 10 janvier 1965).

Dans *"Lignes et Points"*, Pierre Mercure a cherché à écrire une oeuvre pour 95 musiciens, pour que "chacun soit impliqué dans l'affaire". L'oeuvre dure une quinzaine de minutes; elle est dédiée à Zubin Metha et aux musiciens de l'Orchestre.

"Lignes et Points" marque-t-elle une étape décisive dans votre carrière ?

Oui. *"Lignes et Points"*, pour laquelle j'ai mis un an, est l'oeuvre que j'ai travaillé le plus, et j'ai vu surtout à ce que ce soit l'aboutissement des recherches que je fais depuis deux ans.

On a posé comme condition que je ne me serve pas de bandes magnétiques; la musique électronique fait peur au monde, fait peut-être peur à l'Orchestre de Montréal; ou peut-être veut-on des oeuvres strictement pour orchestre pour être apportées en tournée comme oeuvres d'orchestre; c'est possible aussi que le Comité des Jeunes de l'OSM, qui fait les souscriptions pour cette commande annuelle, l'ait exigé. Enfin, je n'avais pas le droit de me servir d'autre chose que de l'orchestre.

J'ai donc cherché à écrire pour l'orchestre avec les mêmes procédés utilisés en musique électronique. Il y a par exemple des effets d'écho, un simulacre du "retournage de bande" (son à l'envers), du "filtrage". Il y a aussi de la "résonnance", comme en musique électronique où l'on coupe le début de l'attaque pour ne conserver que la résonnance.

Dans la première section, l'orchestre est divisé en 24 cel-

lules de 4 instruments, ce qui donne un fond mathématiquement sûr d'être le plus varié possible. Par-dessus cela j'ajoute par exemple le thème en contrepoint avec une variation de durée en rapport avec le thème (qui est sériel). Exactement comme de la musique concrète. Et ça va sonner comme ça !

L'oeuvre est-elle venue spontanément ou s'il a fallu du temps pour en préciser la première "idée" ?

L'idée a été très longue à préciser. Ce que j'ai dit tantôt en relation avec la musique électronique est une considération assez récente; je suis parti en plus cette fois d'une relation avec le graphisme et la musique. Chacun des huit mouvements de cette oeuvre a un titre graphique (angles, lignes obliques, spirale, points, contre-points, courbes, mélanges, spirale, lignes droites). Le graphisme m'intéresse autant que le pointillisme, le tachisme: une peinture de Barbeau, c'est une autre musique qu'une peinture de Tousignant ou de Molinari.

Un compositeur classique (Bach par exemple), peut-il vous influencer autant qu'un moderne (Varèse par exemple) ?

Nos contemporains ont une personnalité si près de la nôtre qu'on s'en éloigne bien volontiers, plus que d'un Bach par exemple. Je pense que tout ce qui importe dans toute création c'est le... le point de vue vibratoire ! On vibre à une certaine intensité ou pas. Coc-teau, par exemple, m'apparaît aussi "influçant", aussi important que peut l'être Chamberland ici ou Valéry avant... c'est une question de vibration. Si on veut écrire de la musique sur des poèmes, il s'agit de trouver un poème à un degré de vibration égal.

... Ce que vous avez trouvé chez Ouellette pour "Psaume pour abri" ? ...

Oui. Ouellette correspondait dans son texte à ce que je pensais du problème. Ouellette d'ailleurs est près de Varèse; je pense l'être aussi, quoique dans mon écriture il n'y a absolument rien, je pense, qui le laisse voir.

Pensez-vous que l'Orchestre Symphonique de Montréal, avec les moyens dont il dispose, pourrait faire davantage pour la musique contemporaine ?

L'OSM dispose de musiciens qui pourraient faire de la musique contemporaine, mais ils n'en font pas. Ils sont capables, remarquez bien, mais pour bien le faire, il faudrait qu'ils en fassent souvent. Monsieur Metha est capable aussi: il a dirigé au Brésil une oeuvre très audacieuse où les musiciens, après avoir répété l'oeuvre pour cordes, jouaient sur le dos de l'archet...

Serge Garant n'a-t-il pas fait une chose semblable pour l'Orchestre Symphonique de Sherbrooke ?

Peut-être. L'Orchestre de Montréal a donc le chef et les instrumentistes pour le faire. Ce qu'ils n'ont peut-être pas, c'est le public. S'ils avaient l'audace de Huisman par exemple qui, après l'Expo de Bruxelles, a tout foutu les opéras vieillots, tous les Puccini à la porte; il a gardé certaines oeuvres qui sont de la bonne musique, mais il a amené des oeuvres nouvelles et un chorégraphe à qui il a permis d'être metteur en scène: Maurice Béjart a monté des spectacles qui sont maintenant le dernier cri en Europe. Buffalo a aussi fait la même expérience, et non seulement le répertoire a changé, mais le public aussi a changé. A Bruxelles on a dit qu'ils perdraient tout le public. Au bout de quelques mois en effet, un bon nombre d'abonnés n'ont pas renouvelé, MAIS D'AUTRES SONT VENUS, et maintenant, il y a quelque chose comme trois fois plus d'abonnés à Bruxelles. Il faudrait que l'Expo 67 amène à Montréal cette audace de changer le public. Le public actuel est résolument un public de circonstance, un public de patronage, un public qui veut sa loge.

La musique contemporaine accepte-t-elle facilement d'être soutenue par le geste (danse) ou la voix (opéra) ou si elle préfère plutôt travailler seule ?

La musique, depuis toujours, préfère travailler avec d'autres éléments. Tous les compo-

siteurs sont tentés tôt ou tard par des expériences conjointes. Actuellement il y a beaucoup de recherches qui se font avec des écrans: le New-York City Ballet va faire l'an prochain une oeuvre avec trois écrans. C'est un phénomène commun à tous les créateurs d'aujourd'hui de vouloir intégrer les arts.

Stravinsky, selon vous, appartient-il au passé ?

Non. Stravinsky, contrairement à d'autres maîtres qui,

est lui-même, et à ce moment, de par son degré de vibration, l'oeuvre sortira de lui. Certains problèmes le mettent dans un état d'angoisse, comme c'était le cas pour Ouellette quand il a écrit *"Psaume..."*, comme c'était mon cas aussi: de là est née l'oeuvre. Ce n'était pas pour un public, ce n'était pas pour moi que je le faisais, mais c'était DE nous, parce qu'on "vibrerait" à ce problème. La dernière oeuvre de Luigi Nono est uniquement composée de sons d'usine et de dé-



Une scène des *"Fêtes d'Hébé"* de Rameau, présenté à Radio-Canada en septembre dernier, dans une réalisation de Pierre Mercure. La souplesse d'un Botticelli est jointe ici à un lyrisme qui n'a rien de superficiel. Pierrette Alarie, au centre de la photo, est entourée de Claire Gagné et de trois danseuses des Grands Ballets Canadiens.

en vieillissant, se sont affaiblis, continue de vibrer à un très haut diapason. Quand il a fait *"Agon"* en 57, c'était aussi actuel que ses contemporains plus jeunes. Je pense qu'il peut encore nous étonner.

L'artiste, selon vous, doit-il produire pour lui ou pour les autres ? "Psaume pour abri", par exemple. L'artiste cherche-t-il à satisfaire une exigence intérieure ou et donner à son oeuvre une portée sociale ?

... Ni pour lui, ni pour d'autres, mais DE lui. Il doit d'abord ne pas avoir peur de se mettre dans un état où il

clarations de chefs syndicaux. Ce n'est pas parce qu'il a pensé à ce sujet qu'il a fait une bonne musique; mais c'est un créateur qui vibre à un degré d'intensité tel, que cette oeuvre-là se devait d'être bonne.

* * *

Il m'est permis, avant de partir, de feuilleter la partition. Le graphisme à lui seul propose, à première vue, un plaisir esthétique intéressant.

"Lignes et Points" est une oeuvre qui se doit, elle aussi, d'être bonne. Il suffira de vérifier les 2 et 3 février prochain.

Daniel SAINT-AUBIN

L'Opéra noir et la chose sociale

Les Saltimbanques offrent au public montréalais, depuis quel temps déjà, l'Opéra noir de Gabriel Cousin. Cette pièce d'une actualité incontestable s'inscrit sous un couvert de mise en scène, qui n'est pas sans rappeler le théâtre de Brecht. En effet, ce théâtre est un tissu complexe. On y retrouve toutes les caractéristiques d'un opéra, à la différence près, qu'ici au moins le texte est intelligent et le drame puissant.

L'Opéra noir de Cousin est faite pour durer. Elle est admirablement bien construite. Tout s'y noue admirablement bien. Il faut cependant avouer que la mise en scène de Robert Singher y est pour quelque chose. Tout comme le trio de jazz, placé en fond de scène, qui produit sur une musique originale de Jean Robitaille des effets assez remarquables. Les reprises du thème musical par exemple, tout comme celles de la chanson qu'interprète deux fois Millie, sont loin de déplaire. La musique et les chansons, d'une sensualité chaleureuse font vraiment corps avec le texte. Un autre fait est à remarquer : c'est la technique exceptionnellement réussie, que le batteur et l'éclairagiste ont durant les coupures de scènes.

J'affirmais tout à l'heure la complexité de cette oeuvre. Jugez-en par vous-même. Dans cet opéra, le spectateur fait face à la fois à un drame humain et à un amour particulier (entre un Blanc juif-américain et une Noire du Sud.), à un théâtre à thèses; c'est-à-dire celui du racisme et de l'anti-sémitisme, à des réalités socia-

les qui se prêtent aussi à la caricature de la société américaine, menacée par "l'humour noir" (sic!).

Il y a cependant quelques défauts dans ce spectacle; je me permets ici d'en énumérer quelques-uns : la première scène, celle qui se passe au couvent est particulièrement faible. On dirait un opéra-litanique régit par deux soeurs du genre Alfred Hitchcock. Il y a de plus une stupidité bouffonne, du genre opérette, dans l'emploi exagéré que l'on fait du tut et dans l'agitation dadaïste de petits crânes vides en papier qui se "font-aller-la-gueule" afin d'imiter le juré. Cependant il y a des scènes d'une perfection et d'une richesse exceptionnelles, telle par exemple celle du tournage cinématographique et du commercial, vantant les mérites du savon "colle-de-cygne" (sic). Par ce côté même, le théâtre de Cousin fait oeuvre sociale.

Cette pièce va bien au-delà du caprice de quelques auteurs dramatiques en mal d'originalité. En fait, cette formule de théâtre (i.e. Brecht), n'apporte pas au spectateur le genre de satisfaction qu'il est accoutumé de trouver au théâtre. Ce théâtre fait oeuvre sociale et socialisante; parce qu'il s'inscrit dans un certain sens, vers la culture des masses. Il faudrait inviter tout le joli peuple canadien-français à ce spectacle...

Le théâtre de Cousin est marxiste, parce que le spectateur répond à la question de l'oeuvre, comme dit Roland Barthes. De sorte que l'acteur affirme tandis que l'auditeur se questionne ou

qu'il questionne sous prétexte de réponse. Cette oeuvre parle à celui qui écoute; de sorte que même si cela fait deux jours que la pièce est terminée, la question posée demeure.

Ce théâtre (ou art) est nécessaire autant qu'utile. C'est précisément ce qui permet de l'inscrire dans une perspective socialiste. Bertolt Brecht ne disait-il pas que le théâtre doit encourager et exciter la compréhension. Il doit entraîner le peuple à changer la réalité. Disant cela, Brecht voulait montrer que l'effet principal que doit produire le théâtre (ainsi que l'art en général), dans une société constituée en luttes des classes, est de supprimer tout au moins les distinctions sociales entre l'audience et l'acteur, et de créer, lorsque le travail de l'acteur est terminé et a été goûté, de créer, dis-je, une collectivité ou un mouvement collectif, sans aucune division, universellement humain. Par cette formule marxiste, le théâtre résoud le conflit si longtemps entretenu entre la perception sensible (ou si vous voulez l'émotion) et la raison. Par ce théâtre, "notre sensibilité nous pousse vers un effort maximum de raisonnement et notre raison purifie ainsi nos émotions. C'est ainsi que le théâtre doit saisir son audience; non pas par une identification passive, mais bien par un appel à la raison qui demande action et décision" (Brecht).

L'Opéra noir de Gabriel Cousin contribue à la formation d'une éthique universellement humaine



(Photo Serge Proulx)

(c'est-à-dire le plus souvent : la liberté) en développant certains problèmes de la réalité humaine, aux prises avec différentes classes sociales, différents systèmes sociaux et différentes races humaines. Faisant agir et réfléchir l'auditoire, un théâtre comme celui de Cousin; parce qu'il peut aussi, grâce aux problèmes qu'il soulève et le niveau courant de sa langue, toucher la masse laborieuse, ce théâtre, dis-je, permet une certaine transformation du conditionnement humain. Ce théâtre, dit social, émeut l'homme, sans se préoccuper outre mesure de ses

différenciations sociales ou raciales.

Ce théâtre identifie le spectateur, chaque spectateur, avec d'autres vies, afin que celui-ci fasse de sa propre vie, non ce qu'elle n'est pas mais ce qu'elle pourrait être. Ce théâtre peut atteindre toutes les classes; d'abord parce qu'il nous émeut, mais surtout parce qu'il nous fait réfléchir. C'est grâce à cette rationalité persuasive que le théâtre de Cousin est communicatif. C'est aussi pour cette même raison qu'il permet une certaine action sociale.

Marcel SAINT-PIERRE

"Le système Fabrizzi" et le public montréalais

A L'Orphéum, le TNM nous présente "Le Système Fabrizzi" de Albert Husson. Cette comédie nous montre un certain monsieur Fabrizzi qui prête de l'argent à 3% d'intérêt et qui donne 30% de revenu sur les montants qui lui sont confiés. Il n'en fallait pas plus pour étonner la population et alarmer les autorités. On voit donc tour à tour venir s'enquérir du secret de Monsieur Fabrizzi, l'évêque, le commissaire de police et le banquier. L'action, un peu lente au début, nous montre finalement que le hasard est le grand pilier du "système".

D'aucuns diront que la pièce est médiocre, mais on ne peut pas nier que dans notre contexte montréalais elle peut plaire à un public nombreux. En effet, les farces sur le clergé font encore rire, ici, beaucoup de gens. Quant à ceux qui considèrent les institutions bancaires comme un mythe, ils en sont quittes pour

apprendre que ce n'est en somme qu'un "échange d'argent".

Dans sa forme, sa présentation, la pièce est du style "boulevard". Cependant, pour le TNM qui se veut une troupe de théâtre populaire, qui est à la recherche d'un large public, le "Système Fabrizzi" plaira certainement.

A mon avis, pour habituer le public montréalais à fréquenter le théâtre, on ne doit pas l'assommer avec des pièces difficiles, avec des pièces qui lui demanderont un effort intellectuel trop intense. Il faut donc l'attirer, lui présenter des spectacles qui le distrairont, quitte par la suite à relever lentement le niveau de culture de ce public par d'autres pièces.

Je crois que "Le Système Fabrizzi", qui dans l'ensemble est bien joué, bien distribué, est un spectacle à voir.

Pierre RENAUD

Jasmin: un plaidoyer pour l'homme d'ici...

Plaidoyer pour l'homme! Pour l'homme à faire! Jasmin illustre d'une façon vive et bien menée le conflit de deux générations, doublé d'un conflit de couches sociales. A quoi ça sert, l'instruction? A chambarder le milieu, constatent le curé, le député-maire et les parents dépassés par les événements.

Justement, la famille est très présente dans cette pièce. On a beau dire : elle n'est pas disparue, elle est encore la cellule-mère, quoique désorientée, cherchant à tâtons sa voie et prise de doute quant à sa validité.

Ainsi, le fils-étudiant, revenu à la maison après des études en relations industrielles dans les "vieux pays", entendez l'Europe, veut faire plus que de répéter ses aïeux, il veut balancer un peu de leur bêtise et de leur timidité. Voilà le fils qui trahit maintenant! La mère qui approuve sans comprendre, le père qui va perdre sa pension, le frère qui voit subi-

ment les commandes lui filer entre les doigts, ce milieu en est un où l'inconscience a partie liée avec l'ignorance.

Ce qui préoccupe Jasmin, c'est l'engourdissement produit par l'âge, comme des alluvions recouvrant la vigueur originelle, c'est l'homme "médiatisé" par le capital et sa situation socio-historique, c'est le désarroi toujours possible quand nous regardons dans la glace nos visages défigurés.

Jasmin correspond très bien au type de l'artiste comme celui qui nous révèle à nous-mêmes, nous éveille à notre sort, à notre destin. Une fois notre situation dévoilée, nous oserons peut-être lever les yeux sur l'humain que nous cachons et auquel nous aspirons en secret, sur l'humain que nous serrons au-dedans de nous-mêmes.

Théâtre proprement québécois que "Tuez le veau gras" en ce

qu'il confronte d'une part une élite cléricobourgeoise, alliée à la puissance économique anglosaxonne, élite pour qui le statu quo (plus que quo, diraient les Rhinos) est dans la ligne de son intérêt bien compris et d'autre part, une masse amorphe, inquiète et sans guide réel qui puisse l'amener à s'identifier à elle-même.

A ce plan plutôt "local", s'allie une pénétration psychologique, au coeur de la conscience de notre chef syndical, déchiré, ardent, ferme et pourtant faillible, forcé à choisir parmi ses idéaux, le service d'une valeur nous obligeant à en négliger combien d'autres. On ne peut aller au bout de soi-même, nous laisse entendre l'auteur. Mais quand les lions sont lâchés, qui peut se croire indestructible? Pour parodier la chanson "Chauffe une conscience, t'as fait péter".

Robert SENAY.

Un Godard hors série

Le film projeté cette semaine à la salle Eisenstein est, pourrait-on dire, en marge de l'oeuvre de Godard considérée dans sa totalité. C'est une oeuvre insolite. Tourné en 1960, soit pendant la guerre d'Algérie, "Le Petit Soldat" est un film engagé, ou mieux encore, un film à thèse. Godard par des références aux atrocités de la guerre d'Algérie veut montrer l'absurdité de la guerre. Et c'est précisément parce que l'action du "Petit Soldat" se situe dans un contexte politique donné que nous disons de ce film qu'il est en marge de l'oeuvre de Godard. Tous ses autres films nous montrent une tranche de la vie quotidienne, vie souvent bien monotone que Godard sait peindre

à merveille. Ses personnages sont toujours des gens sans histoire. Ce sont des gens simples qui ne disent rien parce que dans la vie de tous les jours on a pas toujours quelque chose à dire. Les femmes de Godard ont des réactions imprévisibles parce que bien souvent dans la réalité quotidienne les femmes ont des réactions imprévisibles.

Or, "Le Petit Soldat" déroge à cette règle du banal, du monotone parce que ce film conte une histoire avec un commencement et une fin alors que les autres films ne s'attardent que quelques instants dans la vie des êtres observés. Les personnages de Godard ne meurent jamais. Mais dans "Le Petit Soldat", il y a un héros auquel il arrive des aven-

tures extraordinaires. Il y a aussi une femme (Anna Karina) qui est comme toutes les femmes de Godard, c'est-à-dire légère, froufrouante, soucieuse de sa beauté, invitante à l'amour.

"Le Petit Soldat" (1960) — (second long-métrage de ce cinéaste français) fut l'occasion pour

se surtout à une séquence assez longue filmée à l'intérieur d'une voiture où la caméra suit le rythme de la voiture, c'est-à-dire que les images sautillent lorsque la voiture roule sur des accidents de terrain, etc... L'annonce d'une nouvelle mise en scène godardienne est donnée surtout

l'égard du sujet du film (la guerre), le réalisateur est incisif, moqueur, voire parfois même cynique. Quant à la mise en scène, elle est prophétique des films qui viendront: "Une femme est une femme", "Les carabiniers", "Le mépris", "Bande à part", etc... Le thème de la guerre absurde



"Une femme légère, froufrouante, soucieuse de sa beauté, invitante à l'amour..."

son auteur de signer une sorte de manifeste de la mise en scène. Godard rompt complètement avec la mise en scène traditionnelle; on ne sent plus la caméra, elle devient complice. Ici, on pen-

dans les images de la séance de pose d'Anna Karina.

Bref, "Le Petit Soldat" est un film que l'on doit voir si l'on veut mieux comprendre l'oeuvre subséquente de Jean-Luc Godard. A

sera repris à meilleur escompte par Godard avec "Les carabiniers", film que nous pourrions voir très bientôt au cinéma Elysée.

Gérald BERNIER.

Une enquête sur l'affaire "Jusqu'au cou"!

Par suite du gâchis que constitue "Jusqu'au cou", il est à prévoir que tout projet futur d'entreprise cinématographique rencontrera un préjugé défavorable au conseil de l'AGEUM. Pourtant, la nécessité pour le milieu étudiant de s'exprimer via le septième art est indéniable: cette puissante technique de diffusion peut en effet nous donner un excellent moyen d'action sur le milieu universitaire et sur la société dans son ensemble.

Il importe donc de régler une bonne fois pour toute l'affaire "Jusqu'au cou", puis d'étudier à la base la participation future de l'AGEUM à des aventures cinématographiques.

Cela, seule une commission d'enquête dûment mandatée par le conseil peut le faire. Quand des politiciens font des gaffes, les étudiants sont souventes fois les premiers à réclamer la tenue d'enquêtes permettant d'établir qui est responsable de tel ou tel geste. Je vois mal pourquoi nous n'aurions pas la même lucidité quand il s'agit de faire l'auto-analyse du comportement de ceux qui dépensent notre argent. Il s'agit, en l'occurrence, d'une somme de plus de \$15,000.

La commission dont je préconise la création pourrait enquêter:

a) Sur la façon dont le film "Jusqu'au cou" a été réalisé, et sur la manière dont les fonds ont été utilisés. Puis, elle devrait chercher à établir les responsabilités encourues par tous ceux qui, de près ou de loin, ont commis ou ont contribué à commettre "Jusqu'au cou";

b) Sur les moyens à prendre pour éviter que de telles erreurs se reproduisent, de même que de suggérer une politique future à l'Association en matière cinématographique.

Précisons qu'il n'est pas dans notre esprit de suggérer une quelconque inquisition dont seraient victimes les responsables de la production de "Jusqu'au cou", mais bien de découvrir les causes d'un échec et de réorienter notre action.

Il nous faut cette enquête, qui devra être complète et impartiale. Si nous ne l'obtenons pas, "Q. L." tentera lui-même, sans pouvoirs et avec le peu de moyens dont il dispose, de faire la lumière sur cette affaire. Faut-il le dire? Une enquête menée dans de telles conditions risque d'être imprécise, ce qui serait nécessairement injuste pour les personnes impliquées...

Michel BOURDON.

L'homme de Rios vs James Bond

Dans l'un des derniers suppléments, Gérald Bernier affirmait que "Le Gendarme à St-Tropez" et "L'Homme de Rio" étaient des films qui marquaient... le désir qu'ont les Français depuis quelque temps de faire des films de type américain.

Je suis loin de partager cette opinion.

"Le Gendarme à St-Tropez", pour un, s'inscrit dans la longue tradition des films comiques français. La tradition des Noël Roquevert, Noël Noël, Jean Richard, Louis de Funès, qui tentent de nous faire rigoler depuis les années 40. Evidemment, la source s'est tarie. Des nouveautés s'imposent. Alors, on a recours à la couleur (qui n'est pas nécessairement américaine...) et au style copains ("Cherchez l'idole"): ça donne "Le Gendarme à St-Tropez". Doit-on souligner que de

tels films, au comique vieillot et tiré par les cheveux n'ont aucun avenir?

Le renouveau, la fraîcheur, l'instauration d'une nouvelle tradition comique plus valable, nous la retrouvons chez les "nouveaux cinéastes".

Chez Philippe de Broca, par exemple. Ses "Jeux de l'amour", fins, subtils, faisaient naître le sourire; "Cartouche", beaucoup plus débridé, préfigurait "L'Homme de Rio". Et "L'Homme de Rio", c'est le sommet. Taillé sur mesure pour Belmondo. Satire des films de Tarzan, des films de "cape et d'épée", des films d'aventure franco-italo-américains, rempli de gags époustouffants, "L'Homme de Rio" est un chef-d'oeuvre de comique.

Et bien français à part ça. Il suffit de le comparer à "Gold-

finger", à l'affiche dans plusieurs salles de la métropole. "L'Homme de Rio" est un film d'auteur, "Goldfinger", un film de producteur. "L'Homme de Rio", c'est la spontanéité, la fraîcheur, la gaieté; "Goldfinger", c'est glacé, calculé à l'avance, préparé minutieusement. Dans "Goldfinger", on se sent obligé de recourir à des gadgets invraisemblables, à des artifices, à quelques cochonneries (Pussy Galore); De Broca se sert habilement du paysage, de la folie naturelle de Belmondo, de la gaminerie de Françoise Dorléac.

Toute comparaison est injuste, bien sûr. Mais risquons une prédiction: le prochain film de Broca sera encore un film d'auteur, alors que le prochain James Bond ne sera que le quatrième d'une série.

Roch POISSON

Calvin Sieb à l'OSM

Être ou ne pas être "vedette"

Orchestre Symphonique de Montréal, à la Grande Salle le 20 janvier, concert d'abonnement. Programme : *Six Indian Miniatures* (Walter Kaufmann), Concerto pour violon et orchestre (William Walton), *Dances Slaves*, première série (Dvorak), Soliste : Calvin Sieb, violoniste. Chef d'orchestre : Zubin Metha.

Il y a deux sortes de concerts : là où le programme est établi en fonction de l'art, ou, ce qui est toujours dangereux, en fonction du soliste virtuose. Il arrive à l'occasion qu'une "vedette" parvienne à faire oublier la fadeur des oeuvres interprétées : tel fut le cas très

spécial de Joan Sutherland en décembre dernier. L'événement ne s'est malheureusement pas reproduit pour Calvin Sieb.

Le premier violon de l'OSM a l'étoffe des plus grands musiciens. On a déjà dit que son talent était à la mesure de son Stradivarius et cela est vrai. Mais pourquoi choisir une oeuvre aussi terne que le "Concerto" de Walton, qui ne compromet QUE le virtuose, jamais l'artiste ! Une oeuvre d'une pauvreté d'expression scandaleuse, sans audace aucune, une oeuvre écrite (et cela c'est incroyable) en 1939 ! Certes, il est bien vrai que "plusieurs éminents violonistes ont inscrit cette oeuvre à leur répertoire"; mais on confond souvent le virtuose et l'artiste.

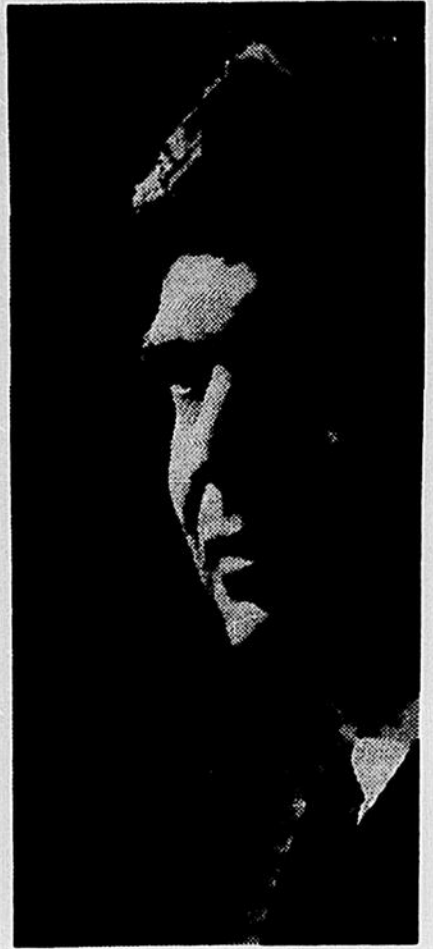
Calvin Sieb nous a depuis longtemps montré qu'il était autre chose qu'une vedette; c'est par l'oeuvre choisie qu'il a déçu une bonne partie de son public. C'est aussi pour la même raison qu'il m'a profondément ennuyé.

"Six Indian Miniatures" (1941-42), du compositeur torontois Walter Kaufman était la première pièce inscrite au programme. C'est une oeuvre honnête, sans grande profondeur, mais certaines inventions la rendent intéressante. Zubin Metha, né à Bombay, là même où "Six Indian Miniatures" fut composé, dirigea l'oeuvre sans trop de conviction, mais sa personnalité s'est particulièrement fait sentir dans la quatrième partie de la pièce : il

en donna le "ton" des plus belles pages de Mahler. La ferveur de Metha pour Mahler est bien connue (le dernier concert de la saison sera sans doute l'apothéose tant attendue) et l'oeuvre de Kaufmann n'a aucunement souffert de cet heureux traitement.

L'orchestre donnait en fin de soirée le premier livre des "Dances Slaves" de Dvorak; les musiciens semblaient très à l'aise dans ce registre coloré et Metha n'a pas trop forcé la note folklorique de ces huit pièces; on a ainsi évité de faire de la musique de fanfare. Mais même cela aurait été excusable après l'assomant Concerto de Walton, si pénible à subir...

Daniel SAINT-AUBIN



(Photo Gaby)

Les trois ménestrels

UN TOUR DE CHANT ÉTOFFÉ

Ils étaient sept : quatre musiciens et trois ménestrels; et ils ont habité la scène d'autant de façons différentes qu'ils avaient de chansons. Avec un geste, avec un chapeau, avec une chaise de

paille, tout un monde se créait, tout un univers se concrétisait. Le temps d'une chanson et l'espace de quelques gestes nous faisaient pénétrer au centre d'un jeu féérique : le music-hall. Car ils font du music-hall, mais du music-hall bien fait, nullement comparable aux trop célèbres tentatives des producteurs Deschamps - Lelarge, à la Place des Arts.

C'est par le choix de leurs chansons qu'ils se sont fait une personnalité; de bonnes chansons, sans être des chansons fausement "intellectuelles" et inaccessibles. Tout, chez eux, est fonction et prétexte à une mise en scène : d'abord les textes qui, la plupart, décrivent une action. Les sans culottes, Employés de bureau, Les paysannes, etc.), et en-

suite la musique qui, par son rythme permet, en premier lieu, d'accrocher le public et en second lieu occasionne des gestes et des déplacements (un peu à la Philippe Clay). De cette façon la chanson nous est donnée comme une réalité vivante, comme une espèce de pièce en un acte.

Truffé de javas et de tangos, le tour de chant des Trois Ménestrels loin de tomber dans la répétition étonne par l'imagination débridée du trio. Il nous présente des situations cocasses, pleines d'humour; les Ménestrels ont préféré, à la vulgarité toujours très facile dans ce genre, l'esthétique et la plasticité : leurs costumes en témoignent.

Appuyé surtout sur des chansons qui ont de l'étoffe et en aucune façon obligé de satisfaire à la mode d'un moment (yéyé, par exemple), leur tour de chant offre une forme d'équilibre et de stabilité assez enviable dans le monde du music-hall. Quelques chansons "engagées", comme "Les sardines", sur la crise du logement à Paris, font le pont entre le traditionnel qui risque de mener à la répétition et l'actuel qui lui-même est vite dépassé.

Les éclairages jouent aussi pour beaucoup dans ce spectacle. "Tu marches vagabond", "Jolie Mari-Claire", "Le mur", entre autres, ont été rehaussées par la couleur qu'on y a mis. Malheureusement, la piètre performance des micros et les brèves opérettes (trop longues par ailleurs) ont affaibli quelque peu un spectacle bien rôdé dans l'ensemble.

Jean BELANGER.

CINÉ-CAMPUS

8h.00: IL BIDONE

(DOUB. FRANÇAIS)

de FEDERICO FELLINI

10h.00: LE TRIOMPHE DE LA VOLONTE

(ALLEMAND, S.-T., ANGLAIS)

de LENI RIEFENSTHAL

*Un documentaire
"hallucinant" sur
Hitler et le Nazisme*

GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'A.G.E.U.M.

SAMEDI, LE 30 JANVIER, A 8.00 P.M.

AUDITORIUM DE L'U. DE M.

3^e SEMAINE
"L'OPERA NOIR"
de Gabriel Cousin
mise en scène Robert Singher
musique originale
Jean Robitaille
Les Saltimbanques
coin Bonsecours et St-Paul
LA. 5-2732
VEN SAM DIM 8 45 p.m.
Billets 2.00 Etudiants 1.00

**DÉLIT
CONTRE
DÉLIT**

"Séquences du poème"

(Gemma Tremblay)

Ceux qui connaissent déjà l'oeuvre poétique de Gemma Tremblay par ses deux premiers recueils "Rhapsodie auburn (1)" et "L'aube d'ocre" (2) auront tout avantage à lire le dernier recueil de l'auteur: "Séquences du poème" (3). Mais ceux qui se sont précipités sur les ouvrages de la co-récipiendaire du prix du Maurier 1964 n'ont pu, à quelques rares exceptions près, que trouver les deux premiers. Cela est dû au tirage très restreint (500 exemplaires) de "Séquences du poème" et au fait qu'il ait été édité en France où s'écoulera une bonne partie du stock. Cela est malheureux pour les amateurs de belle poésie.

Gemma Tremblay, en quatre ans, a parcouru un long chemin poétique. Elle a réussi à canaliser ses vocalises de jadis, et même si elle reste à la recherche d'elle-même, de sa situation essentielle, elle n'en arrive pas moins à un dépouillement que ses oeuvres antérieures ne laissaient pas

prévoir. On pouvait plutôt craindre qu'elle ne s'enferme davantage dans un langage clos. Aujourd'hui, tout est clair ou presque.

Je me souviens, pourtant, d'avoir lu d'elle un très mauvais poème dans "La revue socialiste", le genre de poème précisément qui indispose tout lecteur éventuel des oeuvres subséquentes à ne pas vouloir soit se procurer soit lire celles-ci. Mon impression avait été quelque peu modifiée en lisant les recueils collectifs publiés par l'Union canadienne des écrivains aux Editions Nocturne: de tous ces faiseurs de vers, elle était la seule à faire plus que des vers: des poèmes. Mais encore là, et surtout après avoir lu ses trois recueils, il m'a toujours semblé qu'elle y ait publié ses moins bons poèmes.

Dans "Rhapsodie auburn" et "L'aube d'ocre", Gemma Tremblay fait l'étalage d'un grand nombre de mots rares qui pouvaient déconcerter, ainsi que d'une ravissante imagerie;

mais tout cela me semblait encore à l'état larvaire, non fini, poussière de sable lancée au vent et qui s'agglutinerait un peu n'importe où.

Avec "Séquences du poème", enfin, le poète canalise éclatements, leur donne une rigueur sans laquelle ne peut être valable aucune oeuvre d'art. Et il me tarde de lire ses "Cuivres et violons marins" encore inédits qui lui valurent le prix du Maurier cette année.

Les "intentions" de l'auteur transparaissent dès les premiers vers du premier poème: "Toujours le même paysage à décrire au point de croix"

Elle remet par cette affirmation tout en question; mais tout remettre en question, c'est précisément refaire un chemin sans cesse parcouru à partir d'un même point originel. Ce point, c'est le "point de croix" qui suffit à définir les tiraillements vitaux de l'essence aussi bien que de l'existence. Les vers qui cloront le premier poème

me "Halte" sont tout aussi révélateurs:

"Ah demain est si loin pour autre chose"

Ces vers ferment en même temps le cycle qui mène de la halte proprement dite à sa nécessité. Le poème lui-même sera dans son corps une prise de conscience renouvelée de poème en poème.

Les très beaux vers de "Inventaire":

"J'ouvre l'inventaire d'une fleur d'une rivière j'accumule des rues nouvelles vocables de noms au cimetière fleuri au flanc de la montagne"

ne font qu'annoncer les vers plus beaux encore de "Cinquième saison":

"Absoudre le paysage avec la pierre ponce à polir l'horizon trouant l'immense plage de nos yeux"

et encore:

"J'ai rassemblé le don de la joie sur mes mains de colère que le jour dévisage"

Lire "Séquences du poème", c'est ensuite admettre que l'auteur est l'une des rares "faiseuses de vers" qui, chez nous, puisse mériter le nom de "poète", par la lucidité de sa vision, la justesse de son langage et son étonnant sens de l'image qu'elle réussit à mêler sans anicroche aux mots de la vie quotidienne. Il a suffi de "Séquences du poème" pour que Gemma Tremblay accède aux premiers rangs de la poésie du Québec, et nous étions en droit d'attendre une telle oeuvre après les promesses de ses deux premiers recueils.

Qu'il me suffise, en guise de conclusion, de citer ces cinq vers:

"Exil de ma dernière escale jusqu'aux échos du naufrage éclipse de la vie de tous les procès intentés des caresses perdues d'avance"

(1) - Montréal, Beauchemin, 1961, 64 pages
(2) - Montréal, Beauchemin, 1961, 64 pages
(3) - Paris, Grassin, 1964, 44 pages

Michel BEAULIEU.

Pour une littérature joualisante

"Au soir d'un massacre j'écoutais un andante de Beethoven et j'ai arrêté le disque avec colère: il y avait là toute la douleur du monde mais dominée et sublimée si magnifiquement qu'elle paraissait justifiée".

Simone de Beauvoir, *La Force des Choses*.

Le Québec c'est vaste comme l'hiver. Notre littérature a toujours eu le goût du rêve, de l'évasion... Sur le plan politique, le Québécois s'est trop longtemps satisfait de révoltes effectives.

Une réalité existe au Québec: le phénomène colonial. Une réalité pour le Québécois: l'aliénation par tout ce que vous savez. Parallèlement, PARTI PRIS et les écrivains de cette revue méritent

notre estime et notre appui pour leur effort de DEMYSTIFICATION. Il s'agissait bien de démythifier la littérature comme on démythifie l'activité politique depuis plus d'un an.

"Naïfs, butés et joyeux nous sacrons tout par terre." (L. Girouard). Les écrivains de PARTI PRIS sont à créer une littérature spontanée, agressive, brutale, vraie: ils n'ont plus honte d'être québécois, d'assumer une fois pour toutes le fait québécois (ici je risque de paraître moraliste, n'empêche...). C'est comme si depuis trop longtemps nous tirions une fierté de notre honte, fierté bien commode qui substituait la sublimation à la prise de conscience véritable. Les écrivains pré-révolutionnaires veulent dénoncer le fait québécois

et pour cela ils redécouvrent nos mots: "Le joul c'est je crois, alternativement, une langue de soumission, de révolte, de douleur... Mais moi, je n'arrive pas à me révolter dans la langue de Camus ni à y souffrir. (Par contre, j'arriverais peut-être à y loger ma soumission, autant que dans l'anglais). (J. Renaud).

Donc, notre littérature, si elle se veut collective, du même coup, se joualise: on le lui reproche. Nombreux nos écrivains obsédés par l'injustice sociale, mais peu acceptent de l'exprimer dans son particularisme.

Car il faut le dire, le joul ce n'est pas seulement la langue du prolétariat ou la langue des "farces cochonnes". C'est notre

moyen d'expression instinctif à tous et le "bon français" qu'on nous enseigne à la maison, dans les collèges... nous est imposé pour masquer notre humiliation et ne correspond pas à notre révolte. (ce qui ne veut pas dire que notre langue doit se figer, au contraire).

Est-ce une raison pour "infecter" notre poésie et nos romans de notre langue bâtarde? Je crois que oui. Qu'aujourd'hui nos poètes et nos romanciers doivent, selon l'expression de Jacques Brault, "révéler le caractère transformable de la société". C'est la première tâche, c'est la liberté de parole, la première liberté: "Une seule règle de style s'impose. Une seule éthique est praticable: la violence. Si nous tenons encore à la santé, à la vie, à la liberté... Je sais qu'il n'existe qu'un seul thème: notre écoeurement collectif". (P. Chamberland).

Au sein de cette littérature démythifiante, joualisante, québécoise, apparaît une nouvelle ambiguïté. Un dédoublement de personnalité. Nous avons une littérature qui se veut prolétaire et qui, par contre, n'est pas d'abord pour les prolétaires mais pour les intellectuels. Or les nouveaux écrivains se mettent dans la peau du prolétaire, dans une situation globalement québécoise


se mais la vivent en intellectuels dans leurs romans: ils expriment un présent et projettent un avenir dans lequel le peuple prend conscience de sa force.

Cette dualité n'est pas seulement le lot de l'écrivain. Tous ceux qui se veulent révolutionnaires sont condamnés à la contradiction: d'une part ils refusent les normes bourgeoises sans échapper à la bourgeoisie si ce n'est qu'à cause de leur liberté intellectuelle, d'autre part, ils cherchent à réparer l'injustice sociale utilisée par la classe bourgeoise et la classe opprimante au détriment de la classe prolétaire, et la possibilité de choisir cette position les isole de cette dernière.

"Un riche qui se dépouille ne devient pas pauvre, au contraire: il s'enrichit d'un sens nouveau quand il ne se coiffe pas d'une auréole". (J. Brault).

L'action du révolutionnaire et de l'écrivain est unilatérale et réfléchie: elle vise à soulager la classe exploitée et vise à la fois à détruire la culpabilité qu'ils ont à ne pas faire partie des exploités. C'est tout de même la seule action possible. C'est fou ce que cette littérature joualisante recèle d'espoir et comme elle "pète de santé".

Hélène BOURGULT

LE THEATRE DE LA PLACE VILLE-MARIE 

861-6665

Pain Beurre

Pièce canadienne de Maxine Fleischman

Mise en scène — Luce Guilbeault avec Roger Dauphin — Luc Durand Micheline Gérin—Suzanne Lévesque

Tous les soirs 9h.—Samedi 8h.-10h.30

Relâche lundi—Réservations: 861-6665

Chez Pierre

Restaurant FRANÇAIS

TABLE D'HOTE

A la carte, prix modérés

BIERE - VINS - LIQUEURS

1263, rue Labelle - Mt Victor 2-1590

Salons Privés

revue des spectacles



"Le Petit Soldat" à l'Elysée

musique

- A la Grande Salle de Place des Arts, du 28 au 31 janvier, le Ballet National du Canada: "Casse-Noisette" (les 28 et 31); le 29, différents extraits mettant en vedette les étoiles de la troupe; le 30, Roméo et Juliette.
... un musicien de l'OSM a été arrêté récemment: il avait eu la méchante idée d'introduire un ballet dans l'ouverture de Carmen...
- Lundi, le 1er février, à la Grande Salle, l'Orchestre de chambre de Prague.
... l'ensemble, composé de 36 virtuoses, n'a pas de chef qui le conduit. Metha, croyant son mythe menacé, en verra 36 chandelles...
- L'Orchestre Symphonique de Montréal donnera un autre concert d'abonnement les 2 et 3 février; au pupitre: Zubin Metha; soliste: Alfred Brendel, pianiste.
... le programme de ce concert s'annonce pour être un des plus intéressants de la saison: en plus de l'oeuvre de Pierre Mercure "Lignes et Points", on donnera également le Concerto pour piano, op. 42, de Schoenberg...

théâtre

- A L'Egrégoire, jusqu'au 31, "Victor ou les enfants au pouvoir", de Roger Vitrac.
... c'est ça les résultats du rapport Parent, mesdames et messieurs, on fâ confiance à ça, pis ça vous donne des coups de couteau dans l'dos...
- Au théâtre de la Comédie-Canadienne, ce soir et jusqu'au 31, le Théâtre de Mime Polonais.
... attention! attention! les comunisses nous reviennent! On chuchotte, dans les meilleurs milieux, que les Jésuites préparent une offensive terrible...

- La troupe du Rideau Vert présente au théâtre Stella "La Répétition", ou l'amour puni", de Jean Anouilh.
... "l'amour puni", ça sonne un peu comme "la Chair décevante" de Jovette. Mais on nous assure que Anouilh n'écrivait pas de feuilleton dans le Journal de Montréal...
- La troupe du Tréteau de Paris présente au théâtre du Gesù "L'Annonce faite à Marie", de Paul Claudel. Jusqu'au 13.
... il y a longtemps qu'on ne nous a pas fait payer \$3.40 pour entrer au Gesù. Faut crèrer que c'est pour les bonnes oeuvres...
- A l'Orpheum, le Théâtre du Nouveau Monde présente "Le Système Fabrizzi", d'Albert Husson.
... ne pas confondre l'annonce du TNM ("recherché") avec celle du "beau Jo" (trafiquant de femmes, au Gr-nada)...
- Au théâtre des Saltimbanques, "L'Opéra Noir", de Gabriel Cousin.
... on nous promet des messes noires avec le gracieux concours de cantatrices énormes et flasques...

cinéma

- Au Parisien, Château, Westmount: "Goldfinger".
... c'est le troisième de la série (on nous en promet au moins huit). Et ça commence à sentir le recuit plein de clichés et de gadgets. Mais Pussy Galore est bien appétissante et, bien malgré nous, on se rend au P... ou ailleurs. Par curiosité, sans doute. Pour savoir pourquoi une bande de pauvres caves s'apprêtent à acheter les chemises, pyjamas, caleçons, cravates, souliers James Bond. Aller voir "Goldfinger", c'est saisir le moment précis qui marque la naissance d'un mythe.
- A la Salle Alain Resnais (Elysée): "Sanjuro", d'Akiro Kurosawa. A la petite salle, "Le Petit Soldat", de Jean-Luc Godard.
... voir critiques de Gérald Bernier dans notre page ci-

- néma. Si j'ai bien compris, les deux sont à voir. Surtout Godard...
- Au Capitol et à l'Outremont: "The Outrage", avec Laurence Harvey, Claire Bloom et Edward G. Robinson.
... un remake du chef-d'oeuvre japonais: "Rashomon". Décidément, ces pauvres américains ne font pas le poids...
- Au Champlain et Crémazie: "Lolita".
... un des meilleurs films américains des dernières années. Franc, rude, très bien joué par James Mason, Shelley Winters et la "petite perverse" Sue Lyon. Comme toujours, la traduction (et le fait qu'il passe au Champlain, ce qui signifie sûrement: coupures à plein) en altèrent probablement la saveur...
- L'Empire (cinéma de répertoire: à surveiller): "Un été avec Monika" et "Orfeu Negro".
... deux excellents films, dans la catégorie des oeuvres moyennes. "Orfeu Negro", pour les romantiques invétérés (film quelque peu superficiel) et "Un été avec Monika", pour tous les cinéphiles...
- Au Laval: "Mondo Cane" et "Cartouche".
... le premier "Mondo Cane", sadique, inhumain, indécent, à la "fraicheur" de tous les premiers-de-série et "Cartouche", avec Belmondo, vous donnera un avant-goût de "L'Homme de Rio"...

centre d'essai

- Le Centre d'Essai de l'AGEUM (840, rue Cherrier, à la Palestre Nationale) présente, vendredi, le 29 janvier: POESIE ET DIAPOSITIVES (15 minutes), par l'équipe

- Image et Verbe (Lettres) de François Piazza et Raymond Charland; GUITARE CLASSIQUE (30 minutes) par Edouard Rasnack (iVncent d'Indy); MIME: Jacques Legault (15 min.).
- Samedi le 30 janvier: même spectacle que vendredi, avec, en plus, un chansonnier: Denis Tremblay (collège Sainte-Marie).

beaux-arts

- La Galerie "L'Art français" continue à présenter une expo de groupe, au 370 ouest, Laurier.

- La Galerie Soixante présente les sculptures de Robert Coulombe, jusqu'au 21 février.
- Dès le 29 de ce mois, les toiles d'Albert Rappaport, au Musée des Beaux-Arts.
- Pour les cinéphiles, une nouvelle émission de télévision: "Cinéma 65", le dimanche après-midi, à 4 heures. Au canal 2, évidemment.
- Les films à voir. Demain matin, 11 h.: "Sous le signe du lion", d'Eric Rohmer (un cinéaste nouvelle vague de la première heure); demain soir, à 11 h. 30, un film de Claude Chabrol: "A double tour". Le Festival Jean Renoir se poursuit mardi soir.

Par: Daniel SAINT-AUBIN
Roch POISSON

SALLE RESNAIS

"SANJURO" est une source inépuisable de rire.
— Allan Cook, N.Y. World Tele. & Sun

"SANJURO" est un heureux mélange de combats, de comédie et de suspense.
— Justin Gilbert, New York Mirror

un film de AKIRA KUROSAWA avec TOSHIRO MIFUNE
V.O. sous-titres anglais

35 MILTON / 842-6053
SALLE EISENSTEIN

présenté par JEAN-LUC GODARD
ANNA KARINA

SANJURO **LE PETIT SOLDAT**

le Quartier Latin

Directeur: Serge Ménard VOL. XLVII

Assistant-directeur: Jacques Elliott Numéro 31

28 janvier

SUPPLEMENT LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Rirecteur: Jules Arbec

Secrétaire de la rédaction: Sylvie Roche.

Collaborateurs: Livres: Michel Beaulieu, Yves Taschereau, Mark Poulin; Théâtre: Jules Arbec, Jean Bélanger, Roger Soublière; Cinéma: Roch Poisson, Robert Benoit; Musique: Daniel Saint-Aubin (classique), Bertrand Duchesne (jazz); Beaux-Arts: Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre; Philosophie: Gérard V. Etienne.

Photographe: Serge Prault.
Maquettiste: Michel Bourdon.
Agent de coordination: Michèle Côté-Lortie.

Publicité: Georges Lefebvre — 739-4777
Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00